

tronage d'illustres anciens tels Marco Bellocchio et Bernardo Bertolucci, ces ateliers évoquaient le marché, mais aussi les techniques de narration, le besoin de renouer une relation forte entre cinéaste et producteur, et les moyens de professionnaliser la fabrication des films. « *Le cinéma italien est né dans la pauvreté et l'amateurisme*, rappelle Aldo Tassone, historien du cinéma et collaborateur du quotidien *La Repubblica*. *N'oublions pas que Roberto Rossellini travaillait avec des chutes de pellicule provenant de publicités américaines et en volant l'électricité*

“Les succès sont surtout des comédies. Les débouchés sont rares lorsqu'on ne vise pas le public des multiplexes.”

RICCARDO TOZZI, PRODUCTEUR

des immeubles proches de son tournage ! » « Quant à Federico Fellini, ajoute le producteur Roberto Cicutto, il faisait réciter des suites de nombres à ses comédiens et calquait ensuite des dialogues postsynchronisés, au son calamiteux. »

Ces discussions du jeudi ont donné naissance à un groupe d'auteurs, les 100autori, fort aujourd'hui de quatre cent trente membres, dont les cinéastes italiens les plus connus. Ces militants actifs – ils ont investi le tapis rouge du festival de Rome, fait un happening lors de celui de Venise – réclament un cadre pour s'autonomiser du pouvoir politique. Le scénariste Andrea Purgatori, dynamique porte-parole du mouvement, fait les cent pas dans son bureau proche de la piazza Navona, en rallumant son cigarillo toutes les cinq minutes. « *Il nous faut garantir notre indépendance vis-à-vis du pouvoir et des réseaux médiatiques de Berlusconi. Le modèle français nous inspire ; nous rêvons d'un CNC [Centre national de la cinématographie, NDLR] italien.* » Objectif : obtenir la participation financière de toute la filière, des salles aux chaînes de télévision, des opérateurs de téléphonie aux fournisseurs d'accès à Internet. Purgatori, qui a collaboré au scénario du formidable *Draquila*,

l'Italie qui tremble, de Sabina Guzzanti, documentaire sur la gestion effroyable du tremblement de terre de 2009, rappelle que ce film, qui a eu du succès en Italie, « *avait un budget de cinq cent mille euros, financé par Sabina elle-même, son producteur et des partenaires étrangers, mais aucun investisseur italien* ». Andrea Purgatori a lui-même développé un scénario très documenté sur le scandale des matchs de foot truqués – un sujet prometteur, dans un pays presque aussi passionné par le ballon que par le pape. Mais lui et son producteur ont renoncé, faute de partenaires. Comme Marco Bellocchio, qui a abandonné *Italia mia*, comédie noire sur les soirées torrides auxquelles participait une jeune femme dans la villa d'un politicien...

« *Le cinéma doit être de nouveau perçu comme une richesse, et non comme une dépense inutile, voire une menace* », espère Roberto Cicutto, producteur pendant trente ans et aujourd'hui directeur de Cinecittà Luce, institut qui entretient les archives audiovisuelles, subventionne les premiers films et promeut le cinéma italien à l'étranger. Son budget est passé de 34 millions d'euros en 2005 à 12,5 en 2011... Mais Roberto Cicutto, élégant monsieur dont le bureau s'orne d'une sublime affiche originale de *Blow up*, de Michelangelo Antonioni, croit beaucoup en la solidarité de la profession : « *Le 18 mai à Cannes, pour la première fois, tous les métiers seront réunis lors d'une journée du cinéma italien, pour mon-*

trer que nous sommes une industrie vivante et pleine d'espoirs. »

Installé à Cinecittà, la cité du cinéma construite en 1936 par Mussolini dans le Sud-Est de Rome, le bureau de Roberto Cicutto donne sur les dizaines d'hectares arborés des studios, privatisés en 1996. Sur une pelouse trône l'immense tête couronnée de Vénus, utilisée par Federico Fellini dans son *Casanova*. Au fond d'un atelier, deux lampes du dernier film de Pier Paolo Pasolini prennent la poussière, à côté d'un bouddha souriant qui figurait dans *Gangs of New York*, de Martin Scorsese, tourné ici en 2001. Mais le célèbre Teatro 5 – celui de Fellini – n'est plus qu'un immense hangar vide où des techniciens roulent des malles métalliques après la fin d'un tournage télévisé. Cinecittà, que la rumeur livre déjà aux promoteurs impatientes d'y bâtir des hôtels, n'a pourtant pas dit son dernier mot : une exposition s'y tient jusqu'en novembre, avec costumes, photos et émouvants *provini* (« bouts d'essai ») de Claudia Cardinale ou Raffaella Carrà. La chapelle Sixtine y a été reconstituée pour *Habemus papam*, et les studios accueilleront cet été le prochain film de Woody Allen. Comme le résume avec un sourire un peu las le producteur Domenico Proccacci : « *C'est difficile, épuisant, on a toujours le sentiment qu'on ne va pas y arriver, mais les Italiens savent faire des miracles.* » ● JULIETTE BÉNABENT

PHOTOS RENATO FRANCESCHIN/
STUDIO FRANCESCHIN/LUZPHOTO
POUR TÉLÉRAMA

Sélection officielle

Habemus papam, de Nanni Moretti.
This must be the place, de Paolo Sorrentino.



“THIS MUST BE THE PLACE”, DE PAOLO SORRENTINO, AVEC SEAN PENN, SERA À CANNES.